

BELLA CHAGALL

Lumières allumées

TRADUIT
PAR IDA CHAGALL
ILLUSTRATIONS DE
MARC CHAGALL

mif

GALLIMARD

e y li 8 m es d' qv pl tic lic pu Le de pu est
aup d'u l
ccm Bla fut avec port aux mén

Dans

« Bachenka ! » Abrachka bondit finalement de son réduit en criant : « Le rebbé est déjà parti ! »

« Ch-chut ! Effrayée, je lui fais signe de la main. Cesse de crier, le rebbé dort ! »

Mais le cri l'a réveillé. Dieu merci, il semble après le somme être devenu plus alerte.

Il se ressaisit, nous aperçoit tous les deux et s'agrippe au livre comme s'il ne s'était pas assoupi.

« Eh bien ! les enfants, où en sommes-nous ? Répétez : Aleph, Beth... »

« Aleph, Beth, Ghimel... » lancé-je, toute contente de ce que le rebbé n'ait rien contre nous.

« Daleht, Hai, Vov !... » Abrachka couvre ma voix.

Pour la première fois, nous répétons l'alphabet du début à la fin. Le rebbé sourit de plaisir.

« Vous n'êtes pas fatigués, mes petits ? Vous avez bien étudié, hein ? Peut-être est-ce assez pour aujourd'hui ? »

Le maître revêt son vieux pardessus et quitte doucement la pièce.

L'An nouveau

Les « Jours de Pénitence » arrivent. Toute notre maison s'emplit de bruits. Chaque fête amène avec elle sa saveur, s'enveloppe dans sa propre atmosphère.

Un air léger, miséricordieux, lavé, comme après une pluie. L'air de l'An nouveau...

Après les nuits noires de « Pénitence » un jour limpide, ensoleillé se dégage pour la nouvelle année.

La semaine des prières de Pénitence est la semaine la plus tumultueuse. Papa se lève au milieu de la nuit, réveille les frères ; tous s'habillent en silence et disparaissent comme des voleurs.

Que cherchent-ils dans le froid, dans les sombres rues ? Au lit, il fait si chaud ! Et s'ils ne revenaient plus du tout ? nous serions en larmes avec maman. Je commence déjà presque à pleurer toute seule, et m'entortille de plus belle dans les couvertures.

Au matin, le visage pâle, épuisé, papa boit son thé. L'agitation d'avant la fête dissipe la fatigue.

On ferme tôt le magasin. Tout le monde se prépare à aller à la synagogue. On s'y prépare plus que jamais, comme si on y allait pour la première fois.

Chacun revêt quelque chose de nouveau; qui, un frais chapeau clair, qui, une cravate nouvelle, qui, un costume tout neuf...

Maman se pare aussi d'une blouse de soie blanche et comme renouvelée, avec une âme neuve, elle se hâte d'aller à la synagogue.

Un des frères aînés feuillette le gros livre de prières, corne les pages où elle doit prier. Sur ces pages, depuis des années il y a, inscrit de la main de grand-père : « Ici ! »

Maman reconnaît les lignes sur lesquelles elle a pleuré l'an passé. Ses paupières tremblent. Elle se hâte vers la synagogue pour pleurer comme si c'était nouveau.

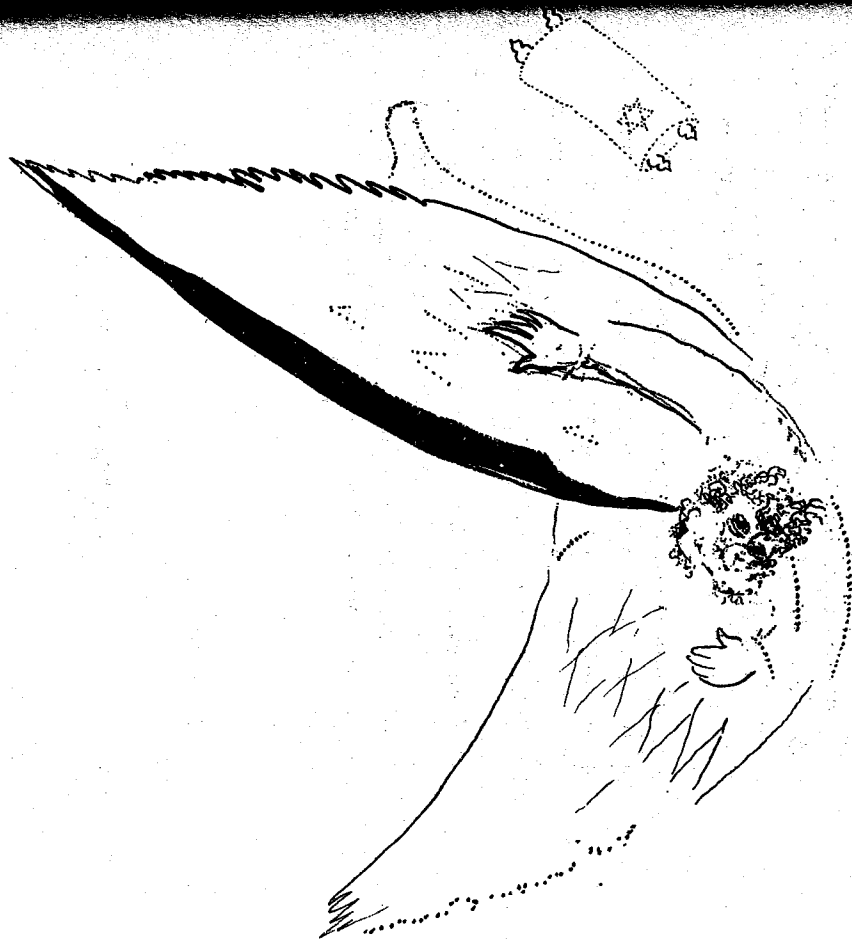
Une pile de livres pieux l'attend. Elle les enveloppe d'un grand carré et les amène tous avec elle. Ne doit-elle pas demander une bonne année pour toute la famille ?

Les livres et le châle de prière de papa, c'est le bedeau qui vient les chercher dans la journée.

Je reste toute seule. La maison est déserte, et je me sens vidée également. L'année révolue traîne quelque part, comme perdue, derrière les fenêtres. L'an qui vient doit vraiment être clair et lumineux.

Je voudrais avoir au plus vite la nuit derrière moi.

Le lendemain matin, je vais également à la synagogue. Moi aussi, je suis revêtue de neuf de la tête aux pieds. Le soleil brille, l'air est limpide, vivant. Mes chaussures neuves claquent. Je me dépêche. Sûrement le Nouvel An est déjà arrivé à la synagogue. Sûrement la corne de bélier y résonne-t-elle. Mes oreilles tintent. Il me semble que le ciel lui-même s'est abaissé et se hâte avec moi vers le temple. Je cours vers le côté réservé aux femmes, je pousse la porte. Une bouffée d'air chaud s'en dégage comme d'un four. Un air lourd saisit le soufflé. La synagogue est pleine. Les hauts pupitres sont



envahis de livres. Des vieilles femmes sont assises, affalées. Les jeunes filles paraissent juchées sur les petites vieilles. Les enfants se bousculent sous les jambes.

Je voudrais m'approcher de maman. Mais elle est assise si loin, à l'avant, près de la fenêtre du côté des hommes. Dès que je fais un mouvement, une épaule de femme se retourne vers moi, un visage éploré m'adresse un regard noir.

« Oh! oh! » Elle exhale sur moi son courroux.

Je suis poussée par-derrière et, libérée, je tombe contre la rampe.

Maman me fait un signe des yeux. Elle est contente que je sois près d'elle. Mais où est la corne de bouc, où est le Nouvel An?

L'Arche Sainte est close, le rideau est tiré. En silence, calmement, les deux lions brodés la gardent. Les hommes s'agitent, occupés par d'autres choses.

Suis-je venue trop tôt, trop tard?

Tout à coup une main sort d'un châle de prières, tenant une corne de bélier. Celle-ci reste en l'air. Elle laisse échapper un son. Tout le monde s'éveille. On s'arrête de parler. On attend. De la corne, à nouveau, un son rauque, comme si elle manquait de souffle.

Toute l'assistance échange des regards. La corne râle, enrouée. A travers la synagogue, un murmure court. « C'est ça sonner du Schofar? Il n'a pas de vigueur! Demandez peut-être quelqu'un d'autre!... »

Et soudain, comme si l'officiant avait vaincu les mauvais esprits qui obstruaient la corne, un son pur et long comme un appel, se répand à travers toute la synagogue, emplit chaque coin. Toute le monde renaît, soupire, ou approuve de la tête.

Le son monte, ébranle semble-t-il les murs. Il s'infiltre

vers moi, vers ma rampe. Il s'élève au plafond, repousse l'air opaque, emplit mes oreilles, ma bouche.

J'en ai mal au ventre.

Quand la corne s'essouffera-t-elle? Que veut-il de nous cet An nouveau?

Je me remémore tous mes péchés — Dieu sait ce qui va se passer avec moi — ils se sont accumulés pendant l'année. A peine puis-je attendre l'après-midi. Je me hâte avec maman au « Tachlich » pour éventer les péchés au-dessus du grand fleuve.

Le long du chemin, d'autres femmes, d'autres hommes. Tous descendent la rue qui mène à la rive. Tous revêtus de noir, comme s'ils allaient — Dieu ne fasse — à un enterrement.

L'air est frais. De la haute rive du fleuve, du grand jardin de la ville, le vent cingle. Des feuilles volent. Des feuilles rougeâtres, jaunes, tels des papillons, tournoient dans l'air, viREVOLtent, retombent à terre. Nos péchés volent-ils ainsi?

Les feuilles bruissent, se collent aux bottines. Je les entraîne. Avec elles, ce n'est pas si redoutable d'aller au « Tachlich ».

« Pourquoi traînes-tu tout le temps? Laisse les feuilles tranquilles. » Maman me tire.

Bientôt tout le monde s'arrête. La rue s'est comme scindée. De profondes eaux froides semblent ramper vers nos pieds. Au bord du fleuve, des cercles d'hommes de plus en plus denses. Leurs têtes s'allongent, leurs barbes oscillent, plongent comme s'ils voulaient voir le fond même de l'eau.

Brusquement, ils retournent leurs poches; de la doublure se détachent des miettes, des petits restes. Les hommes, à haute voix, récitent une courte prière et précipitent miettes et péchés ensemble dans l'eau.

Mais comment vais-je, moi, secouer mes péchés ?
Je n'ai pas de miettes dans les poches, pas même des poches.

Je suis debout près de maman et tremble au vent froid qui soulève mes jupes. Maman me chuchote les paroles rituelles et les prières et les péchés tombent de la bouche droit dans l'eau. Il semble que le fleuve ait grossi de nos péchés et charrié des eaux soudainement noircies.

Purifiée, je reviens à la maison. Maman, de suite, s'assied pour lire les psaumes. Elle veut saisir encore un peu du jour, demander encore quelque chose à Dieu.

Un bourdonnement envahit la sombre pièce. L'air s'embue comme les lunettes de maman. Elle pleure, balance sa tête. Que dois-je faire ?

Il me semble que hors des lignes touffues des psaumes nos grand-pères, nos grand-mères glissent. Leurs ombres évoluent, s'étirent en fil, m'encerclent. J'ai peur de me tourner. Peut-être quelqu'un se tient-il derrière mon dos et veut-il me saisir dans ses bras ?

« Maman ! » Je ne peux me retenir et la secoue par la manche. Elle lève la tête, se mouche et cesse de pleurer. Elle baise le livre de prières et le referme.

« Bachenka, je retourne à la synagogue. Nous allons bientôt tous rentrer. Tu prépareras la table, mon enfant. »

« Est-ce pour la bénédiction des prémices ? »

Dès que maman est sortie, j'ouvre en grand les armoires à provisions, j'en tire de hauts sacs de papier remplis de fruits et les déverse sur la table.

Comme dans un grand verger, de gros melons verts rouillent. Des grappes de raisin demeurent couchées. Du raisin blanc, rouge. De grosses poires juteuses ont pivoté. Des pommes douces, jaunes, se dorent comme imbibées de miel.



Des pruneaux rouge sombre se répandent à travers toute la table. Sur quoi allons-nous faire la prière des fruits nouveaux? Nous en avons mangé toute l'année!

J'aperçois que d'un autre sac émerge, tel un petit sapin, un ananas. Un fruit nouveau, étranger.

« Sacha, tu sais où ça pousse un ananas? »

« Qui le sait! » Elle lève les mains. « J'ai bien d'autres soucis! »

Personne ne sait d'où l'ananas vient. Avec sa peau calleuse il a l'air d'un curieux poisson. Sa tige reste dressée comme un éventail déployé.

Je touche son petit ventre rebondi. Il culbute. Ce n'est pas si simple de le toucher, il a une allure de tsar. Je déblaie pour lui le milieu de la table.

Sacha, sans pitié, le tranche. Comme un poisson vivant, l'ananas gémit sous le couteau effilé. Son jus, pareil à de la sève, jaillit sur mes doigts. Je les fêche. Un goût aigre-doux.

Est-ce le goût du Nouvel An?

Avant qu'ils ne reviennent tous de la synagogue, mon Dieu, accorde-nous une pensée! Papa et maman, au temple, T'implorent toute la journée, pour une bonne année et papa pense continuellement à Toi. Maman, à chaque pas, rappelle Ton Nom! Tu sais comme ils sont harassés, soucieux. Mon Dieu, Tu peux tout! Fais que nous ayons une année bonne et douce. »

Je saupoudre vivement de sucre l'ananas amer.

« Bonne fête! Bonne fête! »

Les frères accourent, crient plus fort les uns que les autres. Tout de suite après eux, papa et maman entrent, pâles et als. « Puissiez-vous être inscrits dans le Livre de la Vie! »

Je sens mon cœur bondir.

Dieu aurait-il parlé par leur bouche?...

Le Grand Pardon

Un air tout autre, un air pesant, opaque, plane sur la nuit du Grand Pardon.

Toutes les boutiques sont fermées depuis longtemps. Leurs volets noirs sont clos, semble-t-il, pour l'éternité. Le ciel est noir aussi comme si Dieu lui-même — puissent les cieux nous en préserver! — l'avait déserté. C'est terrifiant de marcher par les rues. Peut-être le Seigneur te punira-t-il et tu te casseras la jambe?

Je tressaille; un rire éclate quelque part au loin.

Les Gentils n'ont pas du tout peur. Ils rient, même le jour du Grand Pardon.

Dans ma tête, résonnent encore les cris du coq blanc de sacrifice de papa.

Un sombre sacrificeur décharné s'est introduit tard hier soir, furtivement, dans notre cour. A travers les pans de son paletot un long couteau a lui. Il a pourchassé le coq blanc qui a crié, secouant la cour de ses clameurs. D'autres coqs le suivaient, avec des cris irrités.

La cuisinière a saisi un coq par une patte, mais il s'est échappé. La cour s'est remplie de plumes.

Telles mille cloches qui appelleriaient à l'incendie, ainsi

la cour a résonné des glapissements des coqs, de leurs cris de guerre.

Mais petit à petit, les coqs se sont vidés de leurs forces. Le calme, la tranquillité reviennent.

Ma blanche poulette et celle de maman, de peur se sont tapies dans un trou. On les entend seulement gémir et doucement caqueter.

La cuisinière a attrapé les deux petites poules d'un seul coup et les a déposées aux pieds du sacrificateur. Du sang s'est répandu sur le sol de la véranda. Avant que je ne sois revenue à moi, tous les coqs, toutes les poulettes sont déjà abattus. De leurs petits cous, des perles de sang roulent. Le sang a éclaboussé leurs plumes blanches. On les a laissés refroidir dans le sombre froid.

Je me souviens comme ma petite poule palpait entre mes mains quand je la faisais tourner au-dessus de ma tête. Je tremblais pendant la prière, moi aussi. Mes doigts rebondissaient dès qu'ils effleuraient son petit ventre. Elle lançait un cri, essayait de voler au-dessus de moi comme un séraphin blanc.

Je lève mes yeux du livre de prières, voulant jeter un regard sur la bête. Elle crie et glousse comme si elle me demandait grâce.

Je n'entends pas les prières qu'on me souffle. Et soudain la crainte s'empare de moi que la poulette ne me fasse quelque chose sur la tête...

Maman m'appelle. Je vois de loin comme ses yeux brillent, comme ses mains se meuvent calmement. Elle se prépare, semble-t-il, à étreindre quelqu'un. Elle me dit de tenir les mèches pour les grandes bougies de cire, qui brûleront à la synagogue.

Elle libère la première mèche.

« Pour mon cher époux, pour Shmul Noah. Puisse-t-il être en bonne santé et vivre jusqu'à 120 ans... »

Elle étire la mèche, la bénit, l'arrose de ses larmes et passe sur elle un gros morceau de cire comme si elle voulait l'enduire de bienfaits.

« Tiens fort le bout de la mèche, Bachenka. »

« Pour mon fils chéri, pour Isaac. Puisse-t-il être en bonne santé et vivre dans le bonheur et la joie jusqu'à 120 ans... »

Elle retire la seconde mèche et la cire avec force.

« Pour ma fille aînée, pour Anna... »

Les noms s'égrènent, les mèches s'effilent, jaunies de cire et de larmes. Je peux à peine tenir les extrémités libres d'enduit. Elles glissent dans mes doigts. Je les retiens de toutes mes forces.

Maman prie longuement pour chaque enfant, chaque parent. Je ne sais plus ce qu'elle murmure. Avec chaque nom, une larme tombe sur la mèche et se mélange à la cire. Une grosse chandelle est déjà prête.

« Pour mon père, pour mon père défunt Baruch-Aaron, puisse-t-il reposer à jamais au Paradis! Mon père, plaide pour nous, pour moi et mon époux et mes jeunes enfants. Demande à Dieu pour nous tous, santé et bonheur. »

Maman sanglote. Elle ne voit presque plus les mèches, qui tremblent dans ses mains. « Que de longues années nous soient données!... Pour ma mère défunte, Aïga, puisse-t-elle bien prier pour nous! Maman, ne délaïsse pas ton unique fille, Alta! » demande-t-elle à la mèche étirée.

Elle aurait voulu certainement rester le plus longtemps possible avec sa mère. Elle ne laisse pas sortir de ses mains la mèche et doucement promène sur elle la cire.

« Que de longues années nous soient accordées!... Pour

mon petit enfant défunt, mon fils Benjamin! » Elle se remet à pleurer.

Ici je n'en peux plus. Je pleure moi-même sur mon petit frère d'un an que je n'ai jamais connu.

Maman me regarde à travers ses larmes, reprend du souffle et essuie son nez. Les mères deviennent de plus en plus épaisses.

Comme en visite, apparaissent, les parents défunts des familles proches ou lointaines. Pour chacun, maman laisse tomber un pleur, un salut qu'elle lui adresserait. Je n'entends plus guère leurs noms. C'est comme si j'errais par un cimetière inconnu. Je ne vois que des pierres tombales, je vois seulement des fils qui s'étirent. La peur me gagne : tant de parents morts se sont allongés et tressés sur les mères de maman.

Allons-nous également, nous les vivants, brûler comme les âmes défuntes ?

Je suis contente lorsque le bedeau, qui attend les bougies, les emporte à la synagogue.

Épuisée, je vais dormir.

Le lendemain, on nous bouscule dès le matin, très tôt. On nous donne un petit fortifiant avant le jeûne et on nous fait encore réciter une bénédiction.

Nous cherchons à accomplir de bonnes actions. Les frères, mutuellement, se demandent pardon.

« Abrachka ! Tu n'es pas fâché contre moi ? » Je me lance vers mon frère. Je me souviens ; je n'ai pas toujours fait ce qu'il voulait.

Maman descend dans la cour chez un de nos voisins avec lequel elle s'est querellée. Elle demande instamment qu'il lui pardonne.

Les frères se changent, se préparent pour la synagogue.

Ils ne se parlent presque pas. Ils ne se bousculent même pas, comme si une angoisse les étreignait.

A distance, ils attendent que maman ait terminé de bénir ses bougies. Alors, ils vont d'abord vers papa, ensuite vers maman et leur souhaitent une bonne année.

Sur chacun d'eux, les parents appliquent les mains et bénissent chaque tête inclinée. Même les grands frères ont l'air de petits enfants sous les mains tendues des parents. Moi, la benjamine, je m'approche la dernière.

Papa, les yeux baissés, touche ma tête et j'étouffe sous les larmes qui affluent. J'entends à peine les prières qui me bénissent. Sa voix se fait rauque.

Il me semble que je commence à brûler sur la grande bougie que maman a tressée. Purifiée, je sors du cercle ardent des mains de papa, mains lumineuses, derrière les prières et les larmes, mains bonnes et blanches.

Je me réfugie sous les mains fragiles de ma mère.

Auprès d'elle, je m'apaise un peu. Ses larmes me sont plus familières. J'entends ses prières simples venues du cœur. Je ne veux plus du tout m'éloigner de ses mains et, en effet, j'ai froid dès que cesse au-dessus de ma tête le murmure des bénédiction.

On se hâte d'aller à la synagogue.

« Bonne fête ! » Papa s'approche de maman et lui tend la main.

« Bonne fête ! » répond maman, les yeux baissés.

Je reste seule à la maison. Les bougies brûlent religieusement, chaudement. Je prends place pour « les Louanges du Seigneur ».

A mes oreilles résonnent encore les bénédictions de papa. Je me bats la poitrine pendant le « J'ai Péché ».

J'ai peur. J'ai, sans doute, plus de péchés qu'il n'y en a d'énumérés dans le livre.

J'ai chaud à la tête.

Les lettres hébraïques commencent à s'élever, à s'étendre. Jérusalem oscille devant mes yeux. J'aimerais la soutenir de mon gros livre de prières que mes deux mains tiennent fermement.

Je clame à Dieu et ne m'écarte pas du mur jusqu'à ce que je ne sache plus que demander.

Les enfants reviennent de la synagogue. Maison déserte, table vide; seule une nappe blanche fuit avec nostalgie sous les bougies fumantes. Nous ne savons où nous mettre. Nous allons dormir.

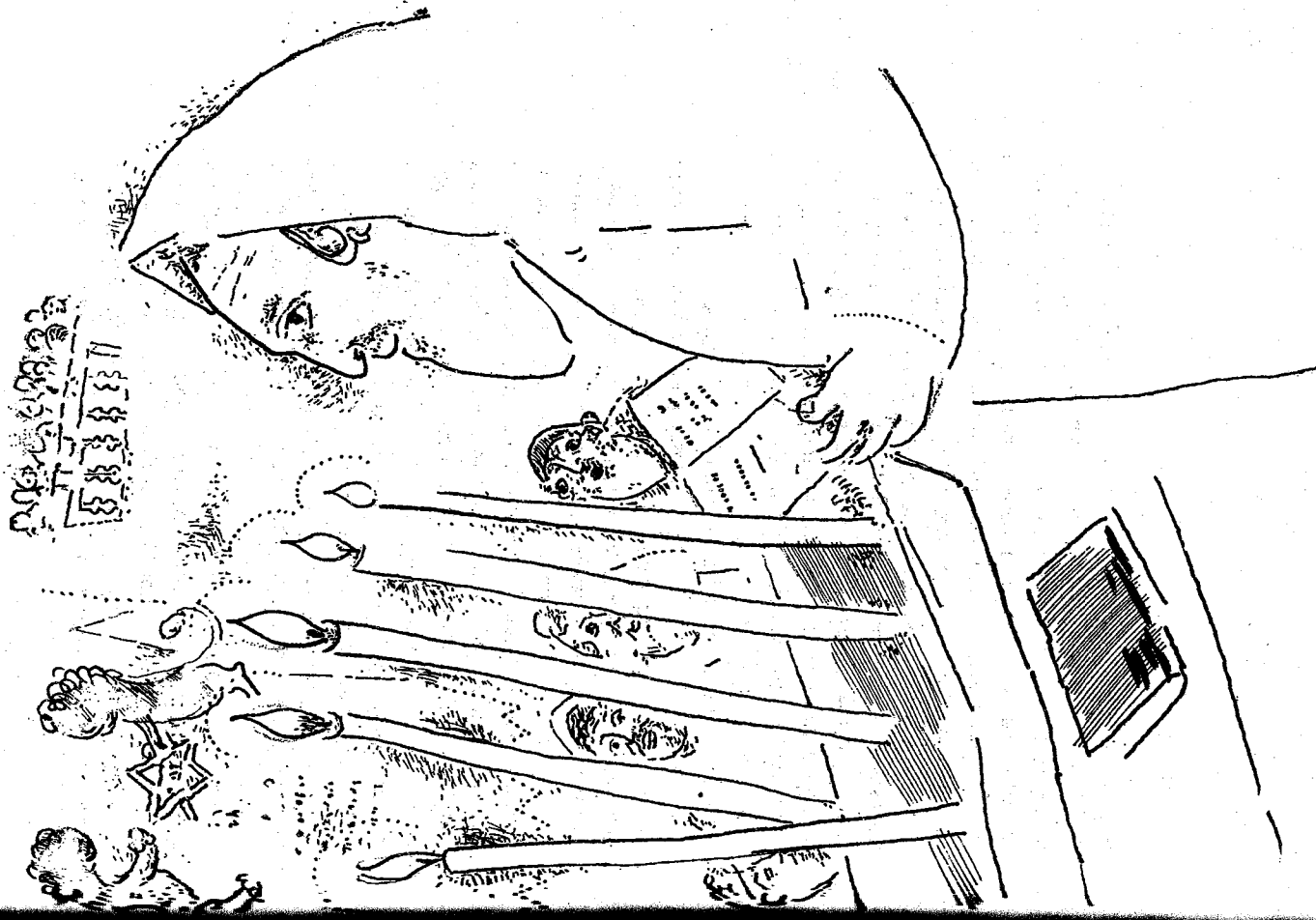
Le lendemain matin, quand je me réveille, tous sont depuis longtemps partis pour la synagogue. Une fois de plus, je suis seule à la maison.

Je me rappelle tout ce que je dois faire, je me passe de l'eau seulement sur les bouts des doigts, je ne me lave même pas les dents et la bouche sèche, je commence de nouveau à prier.

Des camarades non juives arrivent, veulent répéter avec moi le travail de classe. Je ne bouge pas jusqu'à ce que j'aie fini la prière.

Je m'en vais en courant chez grand-père. Il est vieux, malade, et lui aussi est resté seul à la maison. Le rabbin de Bobruisk — grand-père est un de ses disciples — a recommandé que grand-père ne jeûne pas. Il doit prendre une cuillerée de lait toutes les heures; je cours la lui donner.

Grand-père prie. Il ne me regarde même pas et fond en



un doux sanglot. La cuillerée de lait tremble entre mes mains, se renverse sur mes doigts.

Les larmes de grand-père tombent dans la cuiller, se mêlent au lait. A peine humecte-t-il ses lèvres blêmes et il sanglote de plus fort. Le cœur brisé, je retourne à la maison.

« Bachoutka, viens, prends quelque chose ! Tu dois avoir déjà l'estomac dans les talons ! » Notre Sacha m'adjure d'aller à la cuisine manger avec elle un morceau de poulet froid.

Je suis fâchée contre moi-même de ne pas jeûner toute la journée. Chaque année, je supplie maman qu'elle me le permette. Je ne peux pas manger, après les pleurs de grand-père, après avoir vu papa avec son visage pâle, épuisé, rentrer à la maison. Il revient de la synagogue pour se reposer un peu. Avec ses lèvres blanches, sa lévite blanche, ses chaussettes blanches, il a l'air — que Dieu nous en préserve ! — de n'être plus vivant. Il me semble que son âme est devenue toute pure et disparaît à travers ses vêtements blancs. Je me mets à prier avec plus de force encore.

Je voudrais être aussi pieuse que papa, au moins un tout petit peu.

Maman reste à la synagogue la journée entière. Avant la prière du « Moussaf » je vais la trouver, voir comment elle va. On n'entend plus le chantre. La nef des hommes est à moitié vide. Certains sont partis se reposer à la maison, d'autres sont assis sur les bancs, les yeux dans un livre de Kippour.

Des garçons jouent dans la cour de la synagogue, les uns une pomme, d'autres une brioche au miel à la bouche.

Le balcon des femmes, au contraire, est plein de pleurs étouffés. Dans chaque coin quelqu'un gémit et se lamente.

« Éternel Tout-Puissant ! » clame-t-on de tous côtés.

Maman pleure en silence. A travers ses lunettes embuées,

elle ne distingue presque plus les petits caractères de son livre de prières.

Je suis debout, à distance, et j'attends. Maman reprend haleine, lève son visage en pleurs, me fait signe de la tête ; elle semble dire qu'elle se sent bien, quoiqu'elle se remette à pleurer. Je me rapproche encore d'elle. Je ne sais que faire parmi toutes ces mères en larmes.

La lévite et la calotte blanches du chantre m'apaissent. Je cherche, parmi les rangées de hautes chandelles, nos deux bougies. Elles brûlent parmi toutes les autres, brûlent haut dans l'air des deux côtés de l'Arche Sainte.

Tout à coup, un bourdonnement, un bruit s'élève dans la synagogue. Celle-ci se remplit d'hommes, de tumulte et de chaleur. On se bouscule autour de l'officiant, le lourd rideau s'écarte. Un silence s'installe ; l'air serait-il figé ? On n'entend que le bruissement des châles de prière. Les hommes affluent vers l'Arche Sainte. On en sort les resplendissants Rouleaux de la Loi, telles des princesses ranimées. Sur leurs housses de velours blanc ou grenat brillent comme des astres des étoiles de David brodées de fil or et argent.

Les petites poignées d'argent gravées, incrustées de nacre sont rehaussées de clochettes, de couronnes.

Autour des Rouleaux de la Loi tout devient lumière. La congrégation y afflue. Les hommes se pressent vers eux ; capter une vision, envoyer de loin un baiser... et eux, les beaux Rouleaux sacrés, se dressent au-dessus de toutes les têtes, au-dessus de tous les bras levés et cheminent lentement à travers la synagogue.

Je ne peux plus rester derrière la rampe de la galerie des femmes. J'aurais tant voulu sauter, tomber d'en haut parmi les Tôtrahs sacrés, au moins me rapprocher d'Elles, de leur lumière palpitante, au moins les effleurer, embrasser leur

lumineux rayonnement... Mais on ramène déjà les Rouleaux de la Loi dans l'Arche Sainte. Des deux côtés, les hautes chandeliers scintillent. Le rideau de velours glisse. Devant les yeux, tout redevient sombre.

Pour étouffer la tristesse, on recommence à prier à haute voix.

Je reste debout à la fenêtre. Mes yeux sont attirés par la section des hommes, par son atmosphère remplie de clameurs, gonflée de châles de prière blancs, telles des ailes déployées au-dessus de la synagogue.

Seuls, ici ou là, un nez, un œil, émergent. Les rayures noires des châles ondulent en spirale au-dessus des têtes recouvertes.

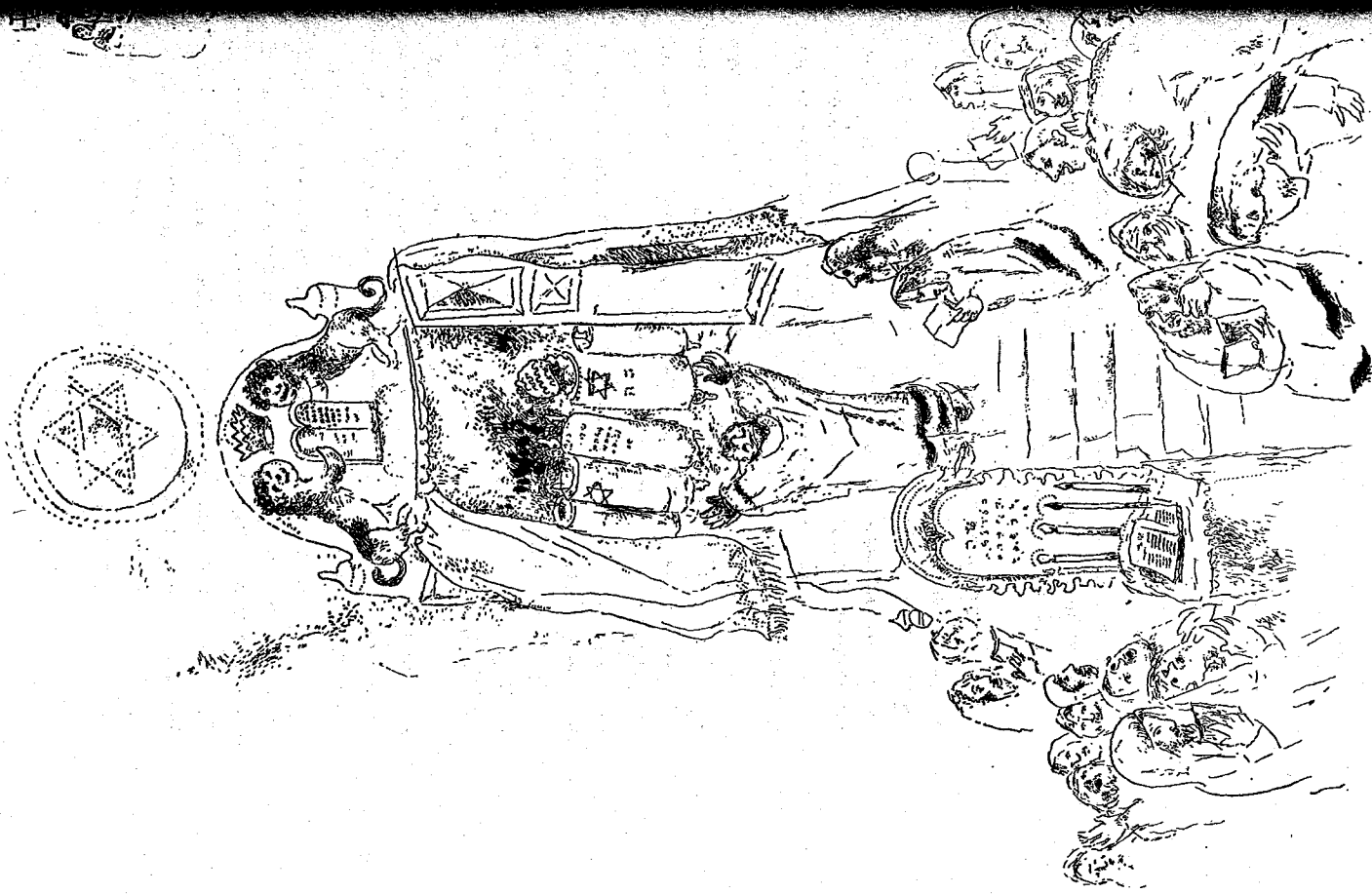
Un châle respire, laisse échapper un soupir et l'étouffe. La synagogue s'obscurcit. Les châles s'inclinent, s'agitent, s'élevaient, tournent dans tous les sens. Les châles soupirent supplient, clament.

Soudain, mes jambes cèdent sous moi. Les châles tressaillent et tombent à terre comme de lourds sacs. Ici et là, une blanche chaussette de laine apparaît. Des voix jaillissent, semble-t-il, de sous terre. Les châles tangent comme sur un radeau qui coule et sombre entre des vagues houleuses.

On n'entend guère le chantre; les voix rauques le couvrent. Elles appellent, elles implorent; puisse le plafond s'ouvrir! Des bras se dressent. Les lampes vacillent. Voilà, voilà... les murs vont s'écarter et laisser passer le Prophète Élie.

Les hommes sanglotent comme des enfants. Je n'en peux plus. Je pleure moi-même de plus en plus fort et reviens seulement à moi quand j'entrevois enfin, derrière un châle de prière rabattu, un œil vivant, embué de pleurs, et j'entends comme des murmures se transmettre :

« Bonne fête! Bonne fête! »



Je cours à la maison. Bientôt tout le monde doit revenir de la synagogue. Il faut que je prépare la table.

« Sacha ! Vite ! vite ! apporte le samovar ! »

Je tire du buffet la grande boîte de fer blanc ; je la renverse sur la table : galettes, tartes, pains d'épice, gâteaux fourrés, toutes sortes de petits fours. On ne sait plus où poser un verre de thé.

Sacha allume la lampe et amène le samovar ronronnant et joyeux. On pourrait dire que même lui, le samovar, est content qu'on se souviennne à nouveau de lui.

Des voix nous parviennent. Les frères accourent un à un comme des animaux affamés.

Maman, amaigrie, entre avec un doux sourire et dit à tous :

« Bonne fête ! »

« Bonne fête ! » La cuisinière se précipite hors de sa cuisine, avec un pâle sourire.

On attend papa. Il revient de la synagogue, le dernier, comme toujours.

Nous nous jetons avec délice sur les plats. Des verres de thé s'emplissent, se vident.

Nous sommes sauvés. Nous ne sommes plus affamés. Puisse Dieu nous accorder une bonne année.

Ainsi soit-il !

Amen !

La fête des Tabernacles

Le lendemain du Grand Pardon, dès le matin, nous attendons le messager de Dieu. Vraiment il devrait nous apparaître après nos prières, nos pleurs de la veille.

Dans la cour arrive un paysan avec une charretée de branches de sapin. Il la bascule. Des branches piquantes tombent à terre, s'amoncellent les unes sur les autres.

La cour prend l'aspect d'une forêt. Cela sent le sapin, la résine. Le bois est frais, comme après la pluie. Tels de grands oiseaux au repos, les branches sont couchées ; un arôme monte, ou est-ce un chant ?

Si l'on s'aventurait sur le tas de branches, il gémirait et ploierait sous les pieds. Voudrait-on s'y balancer qu'il s'écroulerait.

« Qu'est-ce que tu as à piétiner ces branches ? » Un cri : les frères accourent.

« Tu crois que c'est du foin ! C'est pour la Sukkah, la hutte des Tabernacles, voyons ! »

Ils tirent les branches sous mes pieds. Chaque branche se soulève de terre avec difficulté, tressaille de toutes ses aiguilles.

J'aide à transporter le branchage pour la sukka. La cabane n'est pas encore prête. Les murs sont faits de longues planches